

MARTÍN ALMAGRO-GORBEA, JOSÉ M^A. ÁLVAREZ MARTÍNEZ, JOSÉ M^A. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ und SALVADOR ROVIRA (Hrsg.), *El disco de Teodosio*. Estudios del Gabinete de Antigüedades, Band 5. Madrid, Real Academia de la Historia, 2000. I vol. 344 Seiten, ca. 210 Abbildungen.

Le « *missorium* » de Théodose est certainement l'une des œuvres que l'on croit les plus connues de l'antiquité tardive. Cité sans cesse, il est à la fois considéré comme un bel exemple des libéralités impériales, une des plus belles pièces d'argenterie de la fin de l'antiquité et l'illustration par excellence de l'art de cette période, encore parcouru par des tendances hellénisantes, mais désormais engagé sur une voie nouvelle qui le conduira vers l'art médiéval. Outre son aspect spectaculaire – c'est l'un des plus grands plats d'argent antiques qui ont été conservés – il se distingue évidemment par la présence d'une inscription commémorant le dixième anniversaire du règne d'un empereur du nom de Théodose : c'est elle qui assure sa célébrité. Depuis la découverte à Almedralejo en 1848, la plupart des commentateurs, R. Delbrück notamment, ont considéré qu'il s'agissait de Théodose I, et que le plat était donc daté des alentours de 388, précieux repère chronologique.

Laissant donc de côté la question de la datation, qui paraissait à beaucoup bien assurée, c'est plutôt sur l'identité des personnages représentés autour de l'empereur

reur trônant au centre et devant lui que les discussions ont porté. Mais les choses paraissant si évidentes, on ne s'est guère avisé que depuis la première publication proposée par A. Delgado, assez insuffisante, et surtout depuis la notice développée que lui avait consacrée R. Delbrück, il n'y avait pas eu de véritable étude du plat qui prenne en compte tous ses aspects, pour le replacer par exemple dans la production contemporaine d'argenterie.

Or en 1996 JUTTA MEISCHNER, dans un article très détaillé (Jahrb. DAI 111, 1996, 389–432), jetait un pavé dans la mare en s'efforçant de démontrer que l'inscription et le décor se rapportaient en fait à Théodose II. Saisissant l'occasion, la Real Academia de la Historia, sous l'impulsion de Martín Almagro-Gorbea, José M^a. Álvarez Martínez et José M^a. Blázquez Martínez, profitant également de la restauration du *missorium* et d'une nouvelle présentation, réunit un colloque en décembre 1998 pour débattre des différentes questions posées par cet objet exceptionnel. Ce sont les actes de cette réunion qui sont ici présentés, dans un volume qui ambitionne en même temps de devenir la publication de référence pour le plat. L'initiative qui vient opportunément rappeler que même les oeuvres que l'on croit parfaitement connues doivent toujours être scrutées attentivement, mérite bien évidemment d'être saluée.

Les différents textes ont été regroupés en trois parties : l'analyse documentaire, l'analyse technique et l'interprétation du *missorium*, appuyées sur une abondante illustration qui apporte beaucoup de nouveau sur le plat, en particulier la longue série de détails regroupés dans l'appendice V (p. 185–232). On regrettera toutefois l'absence d'une très bonne photographie d'ensemble, tout en sachant les difficiles problèmes que pose la prise de vue d'un tel objet, et la qualité désastreuse de plusieurs documents de comparaison, qui utilisent de toute évidence des photocopies et sont indignes d'une telle publication (fig. 12, 1; 15; 23; 24; p. 263; 264; 269 notamment).

La première partie rassemble quatre contributions, dont le mémoire « fondateur » d'A. DELGADO, repris ici dans une heureuse initiative. Il n'est pas inutile de rappeler à cette occasion, puisque c'est Delgado qui le signalait, que deux autres vases d'argent avaient été découverts en même temps que le *missorium*. Un bref commentaire de M. Á. CALERO n'apporte rien de nouveau à la connaissance du plat. Les deux autres textes, dus respectivement à M. ALMAGRO-GORBEA et à M. J. ALMAGRO-GORBEA, sont, eux, fort bien venus dans une perspective historiographique : ils évoquent d'une part les conditions d'acquisition du plat par la Real Academia au travers des archives de cette dernière, d'autre part celle de sa reproduction par le Musée national de reproductions artistiques. On soulignera seulement la manière dont ce dossier éclaire les pulsions nationalistes qu'ont pu susciter, et que suscitent parfois encore, les découvertes archéologiques, et la rivalité qui s'était instaurée, à une époque où les législations nationales protégeaient mal le patrimoine, avec certains milieux britanniques pour l'acquisition du plat.

La deuxième partie, l'analyse technique, concerne la restauration, l'étude métallographique et les procédés de fabrication. C'est, on doit malheureusement le souligner, une grande déception : les deux premières contributions notamment, sur la fabrication, sont pleines d'ap-

proximations et de contradictions, si bien que le lecteur est en fin de compte incapable de se faire une idée précise sur ces questions : on lit avec stupéfaction (p. 122) que la dorure est faite ici au mercure parce que c'est la méthode la plus appropriée, affirmation bien peu scientifique, de surcroît gratuite et sans aucune investigation : les travaux conduits notamment par W. Oddy sont ignorés (par exemple W. A. ODDY, « The Gilding of roman silver plate », dans *Argenterie romaine et byzantine*, éd. F. BARATTE [Paris 1988] 9–21), comme d'ailleurs la plupart des travaux sérieux sur la technique de l'argenterie antique ; le texte sur les techniques artistiques est ainsi rempli de descriptions inutiles, de telle sorte que les quelques observations intéressantes sont noyées dans des remarques superflues. M^a. J. SANCHEZ BELTRAN s'efforce surtout longuement de démontrer que le plateau résulte d'une fonte au sable (il y aurait des traces de granulation sur toute la surface), ce qui est contredit (p. 15 et 16) par S. DÍAZ MARTÍNEZ qui y reconnaît une fonte à la cire perdue. On regrette que les éditeurs ne soient pas intervenus ici pour accorder les deux auteurs, ou tout au moins pour éclairer le débat. Il est vrai que la bibliographie de référence est très incomplète, souvent dépassée ou parfois mal interprétée (ainsi p. 146 à propos des trésors d'argenterie). Tout en glanant d'intéressantes informations sur l'état du *missorium* et sa restauration notamment, le lecteur reste sur sa faim sur ces aspects techniques.

La troisième partie du volume, consacrée à l'interprétation du *missorium*, en constitue l'essentiel et reflète clairement les discussions du colloque : on y retrouve les divergences entre les différents points de vue sur l'identité de l'empereur représenté, donc sur la date du plat à partir d'analyses menées dans diverses directions, historiques et stylistiques notamment, l'inscription du pourtour étant de nouveau prise en compte, A. M^a. CANTO proposant dans une très intéressante contribution de revenir à la première lecture, faite dès 1849 par A. Delgado, qui y reconnaissait une célébration non pas du 10^e, mais du 15^e anniversaire de règne de Théodose I^{er}.

C'est J. MEISCHNER qui a relancé récemment la discussion sur le *missorium* par son article évoqué plus haut. Elle redonne ici l'essentiel de son argumentation en s'appuyant sur une analyse approfondie et argumentée de l'art de l'époque théodosienne, de 378 au milieu du V^e s. Nous ne pouvons dans le cadre d'un compte rendu reprendre l'étude de l'art de cette période dans son ensemble, mais nous devons dire combien peu nous sommes convaincus par une succession de comparaisons entre des oeuvres dont une bonne partie n'est pas précisément datée : ni les objets de Concesti, ni le « Bouclier de Scipion » (qui n'est pas au Louvre comme il est dit dans la légende de la fig. 12 p. 239, mais au cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de France), ni la *lanx* de Corbridge, ni même, il faut le souligner, la *capsella* de S. Nazzaro, qui vient d'être réétudiée par G. SENNA CHIESA (*Antiquité Tardive* 7, 1999, p. 187–204) ne peuvent réellement servir de points de repère fermes dans un débat de cette nature. Il ne nous paraît pas davantage possible d'utiliser ici la miniature du calendrier de 354 représentant Constance II : quel que soit son degré de fidélité à l'original, ce n'est tout de même qu'une copie moderne ! Enfin le rapprochement entre

techniques, sculpture, mosaïque, toreutique, doivent à mon sens être maniés avec la plus grande prudence: on ne peut négliger ce que le matériau et bien sûr aussi la compétence et le tempérament de l'artiste impliquent pour l'allure d'une œuvre. Enfin on se gardera plus généralement de considérer l'art d'une période, surtout s'il ne s'agit que de quelques décennies, comme trop monolithique. Bref, nous ne considérons pas pour notre part, contrairement à J. Meischner, que les reliefs du *missorium* « se différencient fondamentalement du style des reliefs de la fin du IV^e s. ». Nous ajouterons qu'un certain nombre de comparaisons, avec le diptyque d'Halberstadt par exemple, confondent iconographie et style, et le rapprochement avec le propylon de Sainte-Sophie ne nous paraît en aucun cas démonstratif. On comprendra donc que nous en restons pour notre part à la datation traditionnelle, 388, en dépit de l'utile rappel historiographique de J. M^a Blazquez et des comparaisons supplémentaires qu'il donne pour appuyer la proposition de J. Meischner à laquelle il se rallie (p. 270), non sans quelques contradictions, nous semble-t-il (p. 254: l'inscription désignerait le 15^e anniversaire du règne de Théodose I^{er}). Une datation sous le règne de Théodose II n'est pas absurde dans son principe, il faut le souligner, mais l'interprétation historique de la scène représentée devient alors très complexe, et à vrai dire peu convaincante. La brève, mais dense analyse de J. ARCE est, elle, parfaitement démonstrative, notamment sur le plan de l'iconographie impériale: l'idée qu'il pourrait s'agir de la représentation de l'investiture d'un empereur, avancée par certains, n'est pas tenable.

Mais il n'est pas non plus utile, ni pensable croyons-nous, de déplacer l'anniversaire des décennales aux quindécennales. Certes A. CANTO a raison d'attirer l'attention sur les deux signes abrégés qui accompagnent dans l'inscription le N de *D(ominus) N(oster)* et le X final. Pourtant nous avons du mal à reconnaître au dessus de ce dernier chiffre un V plus qu'autre chose dans le petit signe ajouté, peu distinct. Il me paraît d'ailleurs peu vraisemblable que sur un point aussi important que celui du nombre des années régnales l'inscription n'ait pas été parfaitement explicite.

Trois textes complètent ce volume, que concluait brièvement H. TORP: D'abord un rappel utile par I. Wood des caractéristiques d'un phénomène central dans l'antiquité tardive, celui des dons opérés en de multiples occasions par les membres de l'aristocratie eux-mêmes. L'ampleur du procédé pourrait susciter de longs commentaires. Deux remarques au moins s'imposent à notre sens: l'importance des témoignages littéraires et archéologiques conservés pour cette période ne doit par conduire à surestimer l'ampleur de cette façon de faire, liés en partie, il ne faut pas l'oublier, aux changements intervenus dans l'économie et au développement, par exemple, des paiements en nature. On ne négligera pas non plus l'importance que ces cadeaux ont pu avoir déjà sous le haut empire – Martial le laisse clairement entrevoir, à une échelle plus modeste il est vrai. B. KIILERICH ensuite, puis D. FERNÁNDEZ-GALIANO enfin replacent très opportunément le *missorium*, la première dans son contexte en quelque sorte idéologique, le second dans son contexte historique.

Les documents les plus évidents doivent sans cesse

être repris: c'est un des mérites du colloque de Mérida, après J. Meischner, d'avoir mis de nouveau en lumière l'exceptionnel monument qu'est le *missorium* de Théodose. La publication n'en éclaire pas tous les aspects, certes, et nous avons dit nos regrets en ce qui concerne les analyses techniques. Pour l'interprétation nous en restons, avec J. Arce, à la tradition. Mais les discussions étaient indispensables. Elles auraient dû au fond avoir lieu depuis longtemps, mais on les avait jusqu'à présent négligées. Elles obligent à une saine réflexion et éclairent bien des aspects du *missorium*. On appréciera donc à sa juste valeur l'initiative heureuse qui a présidé à la réunion du colloque et un volume qui constitue désormais un bon instrument de travail sur un objet essentiel de l'art de l'antiquité tardive.

Paris

François Baratte